



La marquise sortit à cinq heures

Libres et vagabonds propos sur André Gide, Arthur Cravan, Lafcadio, Simon Leys et quelques autres

COMMUNICATION D'ALAIN BOSQUET DE THORAN

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 18 JUIN 2005

Pourquoi ce titre, vous êtes-vous probablement demandé ? Tout simplement, car cette heure de la journée occupe une place singulière dans la littérature, depuis que Valéry exprima son mépris du roman par cette phrase qu'il s'interdisait d'écrire. Pour avoir le loisir, entre quatre et six heures du matin, de se livrer à son exercice quotidien d'écriture de ses précieux carnets.

Cinq heures, c'est aussi une heure clé dans la journée, qui possède même une dimension sociale. C'est l'heure moyenne de la fin du travail quotidien, du loisir retrouvé, de la convivialité, celle de la partie de belote, de la « pintje » au café du Commerce, et de la cérémonie du thé. Et c'était, comme par hasard, l'heure à laquelle Valéry quittait son bureau du ministère de la Guerre, où il est employé de 1897 à 1900, en tant que commis rédacteur, au 2^e bureau de la 3^e direction, artillerie et équipages, au contentieux de la section « bâtiments et machines ». Et c'est l'heure enfin à laquelle, d'après l'Horloge florale de Linné, s'ouvre la « belle de nuit ».

Le chiffre cinq est à lui seul emblématique, comme les cinq doigts de la main, ce banal et merveilleux outil qui transmue la pensée en écriture. Et n'importe quelle encyclopédie des symboles nous rappelle la Thora et les cinq livres de Moïse, les cinq stigmates de Jésus, le miracle de la multiplication des cinq pains. Les Japonais, de leur côté, ont leurs dieux du bonheur.

Pour les Chinois, le chiffre cinq ou « wu », était sacré, en raison des cinq points cardinaux, le cinquième étant le centre. Ils avaient aussi les cinq livres

classiques : le livre de l'histoire, le livre des odes, le livre des transformations, le livre des rites et le livre de la musique. Notons encore, pour nous rapprocher de notre littérature, le *Livre Quint* de Rabelais.

Et enfin c'est l'heure à laquelle on rend visite, comme la marquise sans doute, et comme Arthur Cravan se rendant chez André Gide, un après-midi, entre 1912 et 1914, selon la légende. Précisément, je me souvins d'une interview de Raoul Vaneigem par François Bott, paru dans *Le Monde des livres*, en septembre 2003 dans laquelle il citait la question qu'Arthur Cravan avait posée à André Gide : « Où en êtes-vous avec le temps ? » Gide aurait consulté sa montre et asséné la fameuse réponse : « Il est cinq heures », coupant ainsi court à toute conversation sur son opinion relative à une notion d'ordre métaphysique du temps. Cette anecdote m'a toujours laissé une impression de malaise. En effet, qui la rapportait ? Un témoin inconnu ? Impensable. Alors, Gide ou Cravan ? Certainement pas Gide. Quant à moi, je privilégiais l'image de Gide restant à quia un long moment, et Cravan se retirant, ravi d'avoir cloué le bec de l'un des papes des lettres du moment.

Alors me vint l'idée de vous faire cette communication à la recherche de la vérité, car j'ai de plus en plus souvent le sentiment, en lisant ces à-côtés littéraires, qu'ils sont faussés, à mesure qu'augmentent le temps qui nous en sépare et les bouche-à-oreille répétés.

Et je commençai mon enquête, qui ne tarda pas à livrer des révélations inattendues.

Je consultai en premier lieu l'index des noms cités du *Journal* de Gide dans l'édition de la Pléiade, convaincu d'y trouver le nom de Cravan, avec la date exacte de leur rencontre. Première surprise : il n'en fait aucune mention. Or Cravan a forcé la porte de Gide, ce qui n'était pas évident. Pour obtenir son rendez-vous, il mit en avant sa parenté avec Oscar Wilde, dont il prétendait être le neveu. On est dès lors en droit de penser que Gide aurait dû le consigner dans son *Journal*. En effet, ce n'était pas un rendez-vous banal, compte tenu de son intérêt pour tout ce qui avait trait à Wilde.

Je cherchai donc une autre piste, et me souvins alors que je possédais la réédition de la revue *Maintenant*, entièrement rédigée et diffusée par Cravan, de 1912 à 1915. Voici ce qu'en dit entre autres André Breton dans la revue *La terre n'est*

pas une vallée de larmes, publiée en 1945 par Marcel Mariën, texte qu'il reprit plus tard dans son *Anthologie de l'humour noir* :

D'avril 1912 à avril 1915 paraissent et disparaissent les cinq numéros, — toujours notre chiffre cinq ! — aujourd'hui introuvables, de la petite revue *Maintenant*, dirigée par Arthur Cravan... En haine des librairies, Cravan pousse devant lui le stock de *Maintenant* dans une voiture de marchand des quatre saisons : le numéro vingt-cinq centimes ! L'entreprise très courte, très limitée dont il s'agit semble, à distance, avoir présenté une vertu décongestionnante de premier ordre. Il est impossible de ne pas y découvrir les signes avant-coureurs de Dada...

Mais revenons à la revue, et à l'un de ses plus sulfureux articles : le récit de sa rencontre avec Gide. En voici quelques extraits :

Comme je rêvais fébrilement... à devenir très riche... et que je m'échauffais progressivement à la pensée d'atteindre malhonnêtement à la fortune, et d'une manière inattendue, par la poésie — j'ai toujours essayé de considérer l'art comme un moyen et non comme un but — je me dis gaiement : « Je devrais aller voir Gide, il est millionnaire. Non, quelle rigolade, je vais rouler ce vieux littérateur ! »... J'écrivais un mot à Gide, me recommandant de ma parenté avec Oscar Wilde ; Gide me recevait. Je lui étais un étonnement par ma taille, mes épaules, ma beauté, mes excentricités, mes mots. Gide raffolait de moi, je l'avais pour agréable. Déjà nous filions vers l'Algérie, il refaisait le voyage de Biskra, et j'allais bientôt jusqu'aux Côtés de Somalie... Et Gide payait les coupés de première classe, les nobles montures, les palaces, les amours... etc.

Premières parenthèse : Cravan se campe en personnage séduisant qui peut rappeler Lafcadio. Bernard Delvalle, préfacier de la réédition de *Maintenant* chez Éric Losfeld en 1957, ne prétend-il pas, je le cite : « À Paris, Arthur Cravan rencontre Gide qui s'inspira de lui pour son Lafcadio. » Or Gide parle pour la première fois de son héros dans son *Journal* du 2 avril 1906, en ces termes : « Par trois fois, aujourd'hui, causant avec Leclerc, le bouquiniste, j'ai cédé à des impulsions de vanité, à ces mouvements de parade pour les moindres desquels

Lafcadio se serait enfoncé la lame de son canif dans la cuisse. » On le voit, Lafcadio, qu'il décrit dans *Les Caves* comme un « beau jeune homme blond », sans plus de détails, était dès le début doté d'un ses traits caractéristiques. Gide termine *Les Caves* en novembre 1913, les publie en mai 1914. On imagine mal qu'il ait modifié son personnage à la dernière minute et à ce point, sans en faire allusion dans son *Journal* et citer le nom de Cravan.

Refermons la parenthèse et reprenons le récit de Cravan dans ses principaux passages :

J'allai donc voir M. Gide. Une bonne vint m'ouvrir... On me fit monter au premier et l'on me pria d'attendre dans une sorte de petite cellule qu'assurait un corridor tournant à angle droit. En passant, je jetais un coup d'œil curieux dans différentes pièces, cherchant par avance quelques renseignements sur les chambres d'amis. Maintenant, j'étais assis dans mon petit coin. Des vitraux, que je trouvais toc, laissaient tomber le jour sur un écritoire où s'ouvraient des feuillets fraîchement mouillés d'encre. Naturellement, je ne fis pas faute de commettre la petite indiscretion que vous devinez. C'est ainsi que je puis vous apprendre que M. Gide châtie terriblement sa prose et qu'il ne doit guère livrer aux typographes que le quatrième jet. La bonne vint me reprendre pour me conduire au rez-de-chaussée. Au moment d'entrer dans le salon, de turbulents roquets jetèrent quelques aboiements. Cela allait-il manquer de distinction ?

Mais M. Gide allait venir... Enfin, l'homme parut. (Ce qui me frappa le plus depuis cette minute, c'est qu'il ne m'offrit absolument rien, si ce n'est une chaise, alors que sur les quatre heures de l'après-midi une tasse de thé, si l'on prise l'économie, ou mieux encore quelques liqueurs et le tabac d'Orient passent avec raison, dans la société européenne, pour donner cette disposition indispensable qui lui permet d'être parfois étourdissante.)

– Monsieur Gide, commençai-je, je me suis permis de venir à vous, et cependant je crois devoir vous déclarer tout de go que je préfère de beaucoup, par exemple, la boxe à la littérature.

– La littérature est pourtant le seul point sur lequel nous puissions nous rencontrer, me répondit assez sèchement mon interlocuteur.

Je pensais : ce grand vivant ! Nous parlâmes donc littérature, et comme il

fallait me poser une question qui devait lui être particulièrement chère : Qu'avez-vous lu de moi ? J'articulais sans sourciller, en longeant le plus de fidélité possible dans mon regard : J'ai peur de vous lire. (Ce qui, entre parenthèse, était faux : l'allusion à Biskra montre qu'il connaissait les *Nourritures Terrestres*, comme tous les jeunes gens férus de littérature de l'époque.) J'arrivai alors petit à petit à placer mes fameuses phrases, que tout à l'heure je me récitais encore, pensant que le romancier me saurait gré de pouvoir, après l'oncle, utiliser le neveu. Je jetai d'abord négligemment : *La Bible* est le plus grand succès de librairie.

Un moment plus tard comme il montrait assez de bonté pour s'intéresser à mes parents : Ma mère et moi, dis-je assez drôlement, nous ne sommes pas nés pour nous comprendre. La littérature revenant sur le tapis, j'en profitais pour dire du mal d'au moins deux cents auteurs vivants, des écrivains juifs, et de Charles-henri Hirsch, en particulier, et d'ajouter : Heine est le Christ des écrivains juifs modernes. Je jetais de temps à autres de discrets et malicieux coups d'œil à mon hôte, qui me récompensait de rires étouffés, etc. ? etc. : je vous fais grâce d'une dizaine de lignes encore pour en arriver au fait.

Sur le point de me retirer, d'un ton très fatigué et très vieux, je priais : Monsieur Gide, où en sommes-nous avec le temps ? Apprenant qu'il était six heures moins le quart, je me levais, serrais affectueusement la main de l'artiste, et partais en emportant dans ma tête le portrait d'un des plus notoires contemporains, portrait que je vais resquisser [*sic*] ici, si mes chers lecteurs veulent bien m'accorder encore un instant, leur bienveillante attention.

M. Gide n'a pas l'air d'un enfant d'amour, ni d'un éléphant, ni de plusieurs hommes ; il a l'air d'un artiste ; et je lui ferai ce seul compliment, au reste désagréable, que sa petite pluralité provient de ce fait qu'il pourrait très aisément être pris pour un cabotin. Son ossature n'a rien de remarquable, ses mains sont celles d'un fainéant, très blanches ma foi ! Dans l'ensemble c'est une toute petite nature. (M. Gide doit peser dans les 55 kilos et mesurer 1,65 m environ.) Sa marche trahit un prosateur qui ne pourra jamais faire un vers. Avec ça, l'artiste montre un visage maladif, d'où se détachent, vers les tempes, de petites feuilles de peau plus grandes que des pellicules, inconvenient dont le peuple donne une explication, en disant vulgairement de quelqu'un : il pèle.

Bref Cravan décrit, entre autres amabilités, l'image d'un vieillard chétif alors que Gide à l'époque avait quarante-cinq ans et mesurait au moins 1 mètre 74, et avait le teint clair comme l'atteste un passeport établi en 1936, reproduit dans le n° 2 de la revue d'études gidiennes *Prétextes*. Pour terminer son récit, Cravan affirme :

Je ne vis M. Gide qu'une fois dans la rue ; il sortait de chez moi. Il n'avait que quelques pas à faire avant de tourner la rue, de disparaître à mes yeux... Depuis, M. Gide m'écrivait une fois, et je ne le revis jamais.

Et il termine par cette dernière vacherie, dans un renvoi en bas de page :

La lettre autographe de M. Gide est à enlever à nos bureaux au prix de 0 fr. 15.

Cet amas de rosserie, dont Gide eut certainement connaissance, ne serait-ce par Cravan lui-même, lui envoyant la revue, expliquerait son mutisme. Quant à cette prétendue visite chez Cravan, et cette lettre, vous conviendrez avec moi qu'elles sont plus que suspectes. J'en verrais d'abord la preuve *a contrario* qu'une lettre autographe de Gide valait certainement plus que 15 centimes, et que ce chenapan de Cravan en aurait tiré le maximum d'argent.

Toujours est-il que voilà deux points d'élucidés : Lafcadio n'est pas Arthur Cravan, le fameux « il est cinq heures » est une légende.

Mais souvenons-nous qu'Arthur Cravan, grand bourlingueur de par le monde, bûcheron dans les forêts canadiennes, grande gueule à New York et à la Closerie des Lilas, déserteur en France puis aux États-Unis, boxeur partout, disparu dans le Golfe du Mexique à trente ans, était aussi, ou surtout, poète. Voici un court poème justement :

Langueur d'éléphant

J'avais de la grandeur, ô cher Mississipi !
Par mépris des poètes, gastéropode amer,
Je partais, mais quel amour dans les gares et quel sport sur la mer !
Record ! J'avais six ans (aurore des ventres et fraîcheur du pipi !)
Et ce matin à dix heures dix le rapide

Qui flottait sur les rails croisait des trains limpides
Et me jetait en l'air, toboggan en plongeon,
C'était le cent à l'heure et malgré la rumeur,
Le charme des journaux enivraient les fumeurs,
Et bien que le convoi fût ainsi lancé,
Entraîneur aimantant albatros et pigeons,
À cette allure folle l'express m'avait bercé,
Mes idées bondissaient, les blés étaient superbes,
Les herbivores broutaient dans le vert voyou des prés,
J'étais fou d'être boxeur en souriant à l'herbe.

Oui, il y a en lui un peu de Rimbaud, qu'il admirait, un zeste de Cendrars, du Barnabooth avant la lettre, du Lafcadio même, pourquoi pas ? Souvenons-nous que Gide a emprunté ce nom à l'écrivain anglophone Lafcadio Hearn, qui lui-même était né en 1850 sur une petite île grecque. Leucadia, dont le nom vient du verbe grec « errer ». Et la vie de Cravan n'est-elle pas essentiellement errante ? Et de plus, ne peut-on voire de l'acte gratuit dans des gestes de sa vie, comme se déshabiller en public lors d'une conférence, et traiter publiquement Apollinaire de sale juif et Suzanne Valadon de vieille salope ?

Voilà pour Arthur Cravan, dont j'ai finalement du mal à ne pas croire qu'il servit malgré tout de modèle à Gide pour Lafcadio, par une sorte d'osmose magique, faisant fi du temps, précisément.

Et que vient faire notre distingué collègue Simon Leys dans tout cela ? Pour la raison que dans son récent et passionnant *Protée et autres essais*, dont celui qu'il consacre à Gide, il parle de deux traits particuliers de l'écrivain qui m'ont éclairé sur deux passages de la fameuse entrevue.

Le premier est son antisémitisme, supposé, relatif et ambigu, qui expliquerait les « rires étouffés » que provoque Cravan chez son hôte en étalant son propre antisémitisme littéraire, citant en exergue Charles-Henry Hirsch, critique fielleux au *Mercur de France* que Gide ne portait pas de son cœur. Le second est celui-ci, je cite : « La chaleur instantanée de son accueil n'avait d'égale que la soudaineté avec laquelle il pouvait congédier l'infortuné visiteur qui avait cessé de

l'intéresser. » On peut raisonnablement penser que c'est ainsi que s'est terminée l'entrevue, dès que Cravan se fut enquis de l'heure. Son article serait tout simplement une vengeance.

Autre chose m'a étonné d'autre part dans l'essai de Leys : le fait qu'il passe sous silence ce que je tiens pour deux livres majeurs de Gide, minces mais denses, et situés aux deux extrémités de son œuvre : *Paludes* et *Thésée*. On se souvient que c'est de *Paludes* qu'il disait en introduction : « Avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent. » Et il disait aussi, comme le rapporte l'un de ses secrétaires, Gaston Criel, toujours dans la revue *Prétextes* : « Les gens qui préfèrent les *Caves* sont mes amis "paludiques". » Quant à *Thésée*, dont l'admirable et ultime phrase, est : « J'ai vécu » n'est-ce pas son testament spirituel ? Quels gidiens, ne portent-ils pas ces ouvrages dans leur cœur ? Avec son *Journal*, qui est peut-être son chef-d'œuvre absolu, hors littérature. Or, il se fait encore qu'en y recherchant dans les notes et variantes les feuillets qu'il avait consacrés à un voyage en Algérie, de Biskra à Touggourt, ayant toujours en tête le texte de Cravan, voici ce que je trouvai, non sans une certaine jubilation. On sait que Gide tint son *Journal* de façon irrégulière. Ainsi l'année 1900 représente quelques pages seulement, dont celles-ci, page 291 dans l'édition de *La Pléiade* :

Dimanche 11 février : vers 5 heures du soir je sors — retrouve X. pour lui dire que je suis malade.

Page 294, datant le début du récit du voyage :

Mardi, 5 heures.

Dans l'oasis encore – Une clarté douce, si pâle que la clarté déjà paraît ombre et l'ombre semble profondeur...

Page 299 :

Mercredi, 5 heures.

Nous sommes en vue de Touggourt... le ciel est uniquement bleu, d'un bleu qui sur le bords se colore...

Dans la suite de son *Journal*, il ne précisa plus jamais l'heure de sa rédaction. Y a-t-il une conclusion à en tirer ? Pas encore...

Rouvrons plutôt *Paludes* à la première page :

Mardi

Vers cinq heures, le temps fraîchit ; je fermai mes fenêtres et je me remis à écrire. À six heures entra mon grand ami Hubert : il revenait du manège.

Il dit : Tiens ! tu travailles ?

Je répondis : J'écris *Paludes*.

– Qu'est-ce que c'est ? – Un livre.

– Pour moi ? – Non.

– Trop savant ? ... – Ennuyeux.

– Pourquoi l'écrire alors ? – Sinon qui l'écrirait ?

Ainsi, en relisant une fois de plus *Paludes*, je me mis à croire qu'il suffisait de remplacer « mon grand ami Hubert » par : « mon grand ami Paul », pour avoir la réponse du berger, avec sa célèbre cape et son grand chapeau noir, à la malicieuse marquise.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à indiquer :

Alain Bosquet de Thoran, *La marquise sortit à cinq heures* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/bosquetdethoran180605.pdf>>